

Dany Laferrière: Le voyage intérieur

J'avais raconté, un peu trop rapidement, mon dernier voyage en Haïti, en oubliant la raison secrète de cette odyssée qui était de retrouver ce premier paysage découvert durant mon enfance à Petit-Goâve.

Le Nouvelliste
07 août 2026

Dany Laferrière

J'avais raconté, un peu trop rapidement, mon dernier voyage en Haïti, en oubliant la raison secrète de cette odyssée qui était de retrouver ce premier paysage découvert durant mon enfance à Petit-Goâve. Un univers, loin de tout folklore, dont les couleurs me semblent aujourd'hui moins éclatantes que dans ma mémoire encore éblouie, mais affaiblie par un creux d'un demi-siècle. En effet, cela fait 50 ans cette année que je n'ai pas de domicile fixe ici. Pourtant Haïti reste mon pays. Et ce dernier voyage me l'a amplement rendu.



Pour ceux qui voudraient croire que je viens de me désigner apatride, je précise tout de suite qu'il ne suffit pas de rester toujours dans un pays pour qu'il soit le vôtre. Certes, on a raison sur un plan légal car on est du sol (surtout si on est propriétaire, ce qui exclut injustement les sans-terres), mais le plan moral existe aussi si on veut être un citoyen actif.

Est-il encore votre pays quand on fait tout ce qu'on peut pour le détruire ? Ne doit-on pas en pareil cas trouver un qualificatif plus dur que celui d'apatride pour désigner le bourreau resté sur place afin d'occuper, sans opposition, tout l'espace vital d'une société ? Cela s'est passé dans les années 60, 70, et jusqu'au milieu des années 80, puis quelques décennies floues avant de se poursuivre en prenant des formes plus violentes jusqu'à atteindre un degré aigü d'absurdité.

C'est comme de croire qu'il suffit de parler créole pour être dans le sens de l'Histoire quand on sait que les interrogatoires étaient menés en langue vernaculaire dans les geôles de la dictature. D'ailleurs les gangs d'aujourd'hui ne s'expriment qu'en créole ou parfois en anglais. Quand on vous torture en créole ou en français, vous ressentez simplement une douleur insupportable. Le cri de l'individu torturé à travers le temps, et dans toutes les sociétés, reste un même son qui déchire nos cœurs. Il n'y a pas de grammaire de la souffrance, même s'il y a une explication toujours limpide.

On doit questionner ce qui nous semble à première vue authentique. Je dis ça parce que le pays me semble encore embourbé dans ce débat où les conclusions précèdent souvent la réflexion.

Et là, me voilà, à rechercher ces gens sobres que j'ai connus, ni désespérés, ni non plus batifolant dans cet excès de joie qui caractérise une certaine peinture et des danses de fêtes patronales. J'ai été trop distrait durant ce séjour pour repérer ce qui se cachait derrière ces explosions de joie. Elles étaient sincères, elles venaient de partout, fortes, chaudes et brèves, comme une pluie tropicale. Comme si J'étais une bonne raison qu'on attendait pour se réjouir. Si vous n'êtes pas content de temps en temps, même en enfer, vous finirez dans l'amertume, et c'est ce que veut le diable.

Oh, moi aussi, j'en avais besoin car ces dernières années ne furent pas toujours faciles, même pour quelqu'un, partout couvert de fleurs et de doux compliments, qui donne l'impression d'être l'élü des dieux (à mon âge, je sais que ça ne dure pas longtemps). J'ai eu des moments d'aveuglement (la gloire, même momentanée, éblouit avant de vous brûler les yeux), mais aussi de ces jets lucides qui me rappellent le poète jérémien Hamilton Garoute. Une chose reste: Haïti, contrairement à ce que certains disent, et cela même en Haïti, n'attend pas d'être riche pour recevoir un invité dignement. J'ai constaté cela dans toutes les couches de la société, et un peu partout dans le pays.

La seule fois qu'un homme s'est approché de moi, avec cette démarche qui m'a fait croire qu'il allait me demander quelque chose, c'était pour me dire un poème de Carl Brouard, en précisant qu'il savait que j'étais un lecteur de « Écrits sur du Ruban rose », le magnifique recueil de Brouard. En effet, je n'avais pas oublié Loulouse qui « buvait de la crème de menthe et fumait le tabac de Virginie », mais qui est morte. On l'a déclamé ensemble dans ce crépuscule port-au-princien, et je le remercie pour ce moment hors du temps.

Dans une chronique précédente, j'ai escamoté pour une question d'espace, certains moments, des paysages, des gens, et pire encore leurs effets sur ma sensibilité durant ce voyage. Quelques jours plus tard, aujourd'hui, je me glisse, en fermant les yeux, dans l'eau chaude de la baignoire afin de mieux revoir cette cavalcade dans mon pays natal.

J'écris « pays natal » en pensant à Édouard Glissant que j'évoquerai un jour longuement, même s'il est cité ici simplement pour cette formule irrécusable qui règle définitivement la question de plus en plus débattue des origines, surtout dans la Caraïbe : « Le lieu est incontournable ».

Cette réflexion de Glissant m'a rappelé Borges qui disait à propos de ceux qui se réclamaient modernes: vous ne pouvez pas être d'un autre temps que celui dans lequel vous vivez. Cela dit, vous pouvez faire ce que vous voulez de votre vie. Elle vous regarde, mais ne mêlez pas les autres à cela. Dites qui vous êtes mais ne vous avisez pas de m'épingler comme un insecte coloré. Nous avons tous deux vies, et l'une d'elles vous échappera toujours.

Cela faisait longtemps que je rêvais de traverser un peu le pays, mais comment le faire quand il est autant morcelé, divisé en principautés criminelles. Il faut d'abord y aller. Puis se résoudre à frôler sans y pénétrer les zones sous emprise de gangs. Faire un choix. Effacer de son esprit momentanément cette zone sombre. Quelqu'un a écrit notant cette situation : « Et pendant ce temps, les bandes armées continuent leurs massacres ». Et c'est bien vrai. Sauf qu'on ne parle que de ça depuis presque deux décennies, et souvent avec raison. Mais l'autre, la partie saine du pays, qui s'en occupe ? Cette majorité hurlante mais dont le cri ne va pas plus loin que l'oreille des misérables de son espèce, et qui s'efforce d'obéir aux lois. Des lois qui pourraient les protéger mais qui ont été votées parce qu'on s'est assuré qu'elles ne seront jamais opératives. Et cela en français comme en créole. D'où la suspicion de la population sur le débat des langues. Malgré tout, beaucoup de gens en Haïti croient qu'un jour nous vivrons sous le régime constitutionnel.

Entre-temps, on leur fait des promesses qu'on oublie simplement, les laissant barboter dans ces drames devenus leur ordinaire de vie. Déjà que leur vie était impossible, même avant le tremblement de terre, même sans dictature. La vie nue. Les gens ne sont pas conduits uniquement par la politique. Ils ont des rêves qui échappent à la logique administrative. Cette situation est le fait de vivre et ce fait reste mystérieux depuis la nuit des temps. Les notions de race et de classe ne sont pas toujours déterminantes dans ce cas.

J'ai voulu rencontrer les étudiants un peu partout dans le pays pour savoir si ce matraquage pour nous garder dans cette prison mentale avait contaminé tout le monde. Si les jeunes de Petit-Goâve, par exemple, étaient incapables de spontanéité. La réponse est que le matériel humain dans sa majorité est toujours d'excellente qualité. La solution est peut-être là: focaliser sur la partie saine. C'est ce que le pays fait depuis longtemps, et sans aide. Je n'ai cessé durant ces derniers jours, comme durant toute ma vie d'adulte, depuis mes articles du Petit Samedi Soir, ou mes interventions au micro de Marcus à Radio Haïti-Inter, de méditer sur ces questions. Et je ne suis pas le seul à traverser ces contrées lunaires en espérant une aube plus sereine.

Dany Laferrière